La vérité et l'historien

Author : Quentin Skinner

Categories : Philo Contemporaine

Date : 26 novembre 2013

Nous publions les bonnes feuilles de l'ouvrage** La vérité et l'historien **du philosophe britannique Quentin Skinner, avec son aimable autorisation et celle des éditions de l'EHESS. Cet ouvrage est la retranscription traduite en français du texte écrit par l'auteur en vue de la conférence inaugurale qu'il prononça le 2 juin 2010 en tant que Barber Beaumont Professor of the Humanities, à Queen Mary, université de Londres.

Ce que je souhaite, c'est qu'en tant qu'historiens, nous ne nous posions pas la question de savoir si les croyances de Bellarmin relatives à l'héliocentrisme[1] ou si les croyances des paysans à propos des sorcières étaient vraies ou fausses[2]. Je souhaite que l'on ne parle pas du tout de la vérité.

Si ma préoccupation fondamentale est donc bien celle-ci, on voit que je n'aborde même pas la thèse du relativisme conceptuel. Assurément, je ne dis pas qu'il *était* vrai que des sorcières ayant fait un pacte avec le diable existaient à une certaine époque. Je prétends simplement qu'il a pu être rationnel, à cette époque, de croire que cela était vrai, même si c'est faux. Pour formuler cette idée de façon générale, j'observe simplement que la question de savoir ce qu'il pourrait être rationnel de tenir pour vrai variera avec la totalité de nos croyances. Mais je n'avance pas la thèse, tout à fait différente, selon laquelle la vérité peut varier de la même manière. Si c'était le cas, en effet, je dirais quelque chose de manifestement incohérent, puisque cela reviendrait à prétendre que la proposition selon laquelle il n'y a pas de vérité universelle est elle-même une vérité universelle.

Je dois néanmoins reconnaître une chose : l'idée que les historiens ne doivent pas s'intéresser à la vérité semble très étrange aux yeux de beaucoup, en particulier aux yeux de nombreux philosophes. Vous souhaitez certainement que ce que vous dîtes soit vrai, n'est-ce pas ? demandent-ils. Lorsque j'affirme que, pour comprendre *Le Prince* de Machiavel, il vous faut reconnaître qu'il s'agit notamment d'une satire de Cicéron[3], n'est-il pas clairement important pour moi que je considère cette thèse comme vraie ? Sur ce point, je rejoins très volontiers le refus que Richard Rorty oppose à ce qu'il qualifie de rhétorique. Si nous prétendons que ce que nous disons est vrai, et si nous entendons par « vrai » quelque chose de plus que rationnellement acceptable, alors nous devons vouloir dire que ce que nous sommes en train d'affirmer reflète ce que le monde est vraiment, ce qu'il en est du monde de façon incontestable. Or en tant qu'historiens, nous essayons bien sûr de suivre la trace de la vérité en ce sens. Mais le maximum que nous puissions raisonnablement espérer dans les humanités, voire dans les sciences, est que ce que l'on dit apparaisse rationnellement acceptable à ceux qui se trouvent dans la meilleure position

© 2016 iPhilo et ses auteurs, tous droits réservés. L'ensemble des articles publiés dans le journal est accessible gratuitement sur le site iPhilo.fr.

pour en juger. C'est assurément tout ce que j'entends affirmer, et il est préférable de rappeler que jusqu'à présent, le destin universel des explications historiques et même scientifiques fut d'être dépassées.

C'est sur ce point que je souhaite m'arrêter : la factualité devrait être distinguée de la vérité. Mais toute histoire doit avoir une morale, et je conclurai en tirant ce qui me semble être la morale de mon récit. Nous sommes confrontés, dans nos vies personnelles comme dans nos vies professionnelles, à de nombreuses croyances qui nous semblent vraies et à d'autres qui nous semblent fausses. Mais face à ces considérations, nous ferions bien de ne pas revendiquer de façon trop véhémente la vérité de nos croyances, fût-ce de nos croyances les plus chères. Nous ferions mieux, je crois, de reconnaître que même nos croyances essentielles demeurent toujours ouvertes à la révision. Revendiquer la vérité de nos croyances est une manière de dire qu'elles ne sont pas négociables. Il est pourtant clair que nous voulons faire attention à ne pas dire cela. Mon inquiétude, en d'autres termes, est la suivante : revendiquer des vérités fixe des limites drastiques à la tolérance. Or j'en suis venu à penser que nous avons terriblement besoin de plus de tolérance. Peut-être devrions-nous nous contenter d'essayer d'être rationnels, ce qui est déjà fort difficile.

[1] Dans son étude classique *La révolution copernicienne*, dont il généralisa les idées dans *La structure des révolutions scientifiques*, (…) Thomas Kuhn examine entre autres le conceptions du cardinal Bellarmin qui, dans ses débats avec Galilée, refusa l'hypothèse de Copernic selon laquelle la Terre gravite autour du Soleil, et soutient que c'est le Soleil qui se déplace autour de la Terre.
[2] Emmanuel Le Roy Ladurie publia *Les paysans de Languedoc*, qui contient l'analyse pionnière des croyances et des pratiques relatives à la sorcellerie. Ladurie ne s'intéresse pas seulement à la croyance aujourd'hui totalement étrangère – mais répandue aux débuts de l'époque moderne – selon laquelle certains individus sont capables de faire un pacte avec le diable, lequel leur confère le pouvoir de faire le mal. Il examine également la thèse selon laquelle ceux qui pratiquaient la sorcellerie rencontraient régulièrement Satan lorsqu'ils s'envolaient pour les assemblées nocturnes connues sous le nom de sabbats des sorcières.
[3] Au chapitre 18 (…), Machiavel soutient que les chefs politiques qui souhaitent parvenir à l'honneur et à la gloire doivent apprendre à imiter le lion et le renard. Quelle est la meilleure manière d'interpréter ce passage ? La réponse habituelle est que Machiavel est en train d'affirmer que la réussite en politique dépend de la capacité à reconnaître, de façon réaliste, le caractère inévitable de la force et de la fraude, la force étant symbolisée par le lion et la fraude par le renard (…) En outre, Machiavel lance cette critique dans une culture au sein de laquelle le traité de loin le plus connu et le plus respecté sur les qualités des gouvernants était le *De Officiis* de Cicéron. Cicéron y avait établi, au livre 1, qu'il y a deux manières de commettre l'injustice : par la force ou par la fraude (…) Ce que je veux dire, c'est que Machiavel, dans ce passage, n'énonce pas seulement sa croyance apparente selon laquelle la force et la fraude sont indispensables pour le succès politique. Il cite aussi Cicéron sur la nature de la *virtus*, rappelle à ses lecteurs la thèse de Cicéron, la *met en question*, et en fait même la satire (…) Tout cela en une seule phrase.

A lire : Quentin Skinner, *La vérité et l'historien*, éditions EHESS, « Audiographie », 2012.

© 2016 iPhilo et ses auteurs, tous droits réservés. L'ensemble des articles publiés dans le journal est accessible gratuitement sur le site iPhilo.fr.